

Hans-Georg Gadamer (1900-2002)

Hans-Georg Gadamer (1900-2002) est un philosophe allemand, élève de M. Heidegger et l'un des fondateurs de l'herméneutique philosophique.

L'herméneutique philosophique se définit globalement comme une réflexion sur l'interprétation (d'un texte, d'une pensée) et débouche sur une théorie de la connaissance, essentiellement fondée sur une analyse du langage. Chez Martin Heidegger (1889-1976), la notion d'herméneutique prend un sens ontologique (réflexion sur l'être des choses, du grec *ontos*, étant). Pour Heidegger, il existe un cercle interprétatif (cercle herméneutique) qui n'est pas un cercle vicieux mais qui met en rapport l'être et le temps dans la compréhension, autrement dit, notre structure d'anticipation et l'être-même des choses. Le cercle vient du rapport incessant entre nos structures d'anticipation et la confrontation à l'étant.

H.-G. Gadamer reprend cette théorie de Heidegger dans son ouvrage célèbre *Vérité et méthode* (*Wahrheit und Method*), paru en 1960 (révisée en 1965 et 1973). Pour lui, l'interprétation et la lecture des textes dépasse la méthodologie stricte des sciences exactes et permet de découvrir des vérités inaccessibles à ces sciences.



sant de la compréhension soit rectifiée et purifiée de toute adjonction inappropriée; mais un tel processus ne profiterait au mieux qu'indirectement à l'art de comprendre.

[251] Nous reprenons donc la description du cercle herméneutique par Heidegger, afin de mettre à profit pour notre propre entreprise la signification fondamentale nouvelle qu'acquiert ici la structure circulaire. Voici ce qu'écrit Heidegger : « On ne peut donc déprécier ce cercle en le qualifiant de vicieux, fût-ce en se résignant à un vice. Le cercle révèle en lui une possibilité authentique du connaître le plus originel; on ne la saisit correctement que si l'explication se donne pour tâche première, permanente et dernière de ne pas se laisser imposer ses acquis et vues préalables par de quelconques intuitions et notions populaires, mais d'assurer son thème scientifique par le développement de ces anticipations selon " les choses elles-mêmes ". »

Cette déclaration de Heidegger n'est pas tout d'abord un précepte adressé à la pratique de la compréhension, elle décrit la forme d'accomplissement de l'interprétation compréhensive elle-même. La pointe de la réflexion herméneutique de Heidegger est moins de prouver qu'il y a là un cercle que de prouver que ce cercle a un sens ontologique positif. La description en tant que telle paraîtra transparente à tout interprète qui sait ce qu'il fait ¹. Toute interprétation juste doit se garantir contre l'arbitraire d'idées de rencontre et contre la limitation qui dérive d'habitudes de pensée non décelées et diriger son regard « sur les choses mêmes » (à savoir, dans le cas du philologue, les textes pourvus de sens qui, à leur tour, parlent de choses). Se laisser ainsi déterminer par la chose, il est évident que ce n'est pas pour l'interprète une décision « courageuse » prise une fois pour toutes, mais vraiment « la tâche première, constante et dernière ». Car il faut maintenir fermement le regard sur la chose, en dépit des confusions dont l'interprète est toujours la proie de son propre fait. Quiconque veut comprendre un texte a toujours un projet. Dès qu'il se dessine un premier sens dans le texte, l'interprète anticipe un sens pour le tout. A son tour ce premier sens ne se dessine que parce qu'on lit déjà le texte, guidé par l'attente d'un sens déterminé. C'est dans l'élaboration d'un tel projet anticipant, constamment révisé il est vrai sur la base de ce qui ressort de la péné-

[251] 1. On trouve une position concordante chez E. Staiger dans *Die Kunst der Interpretation*, p. 11 s. Je ne saurais pourtant souscrire à une formulation selon laquelle le travail de critique littéraire ne commencerait que « lorsque nous nous sommes mis à la place d'un lecteur contemporain ». Nous ne sommes jamais à cette place et pourtant nous serons toujours en mesure de comprendre, sans pourtant pouvoir compter sur une « adéquation certaine aux personnes ou aux époques ».

tration ultérieure dans le sens du texte, que consiste la compréhension de ce qui s'offre à lire.

La description se borne bien évidemment à un schéma grossier : toute révision du projet anticipant repose sur la possibilité de lancer un nouveau projet de sens; des projets rivaux de remaniement peuvent se présenter côte à côte jusqu'à ce que se dégage de façon plus univoque l'unité du sens; l'interprétation débute avec des concepts préalables, que remplaceront ensuite des concepts plus appropriés. Le processus décrit par Heidegger est donc le renouvellement incessant du projet qui entretient le mouvement de la compréhension et de l'interprétation. Quiconque cherche à comprendre est exposé aux erreurs suscitées par des préconceptions qui n'ont pas subi l'épreuve des choses mêmes. Telle est la tâche constante du comprendre : élaborer les projets justes et appropriés à la chose, qui en tant que projets sont des anticipations qui n'attendent leur confirmation que des « choses mêmes ». Il n'y a pas d'autre « objectivité » ici que la confirmation qu'une préconception peut recevoir au cours de son élaboration. Qu'est-ce qui peut caractériser l'arbitraire de préconceptions non appropriées à la chose même, si ce n'est que, développées, elles se révèlent inconsistantes? Or le comprendre n'accède à sa possibilité authentique que si les préconceptions qu'il met en jeu ne sont pas arbitraires. Il est donc raisonnable de reconnaître que l'interprète n'accède pas directement au texte, en se reposant sur une préconception déjà toute prête en lui, mais qu'il lui faut mettre expressément à l'épreuve de telles présuppositions, en s'interrogeant sur leur légitimation, c'est-à-dire sur leur origine et leur validité.

Cette exigence fondamentale doit être comprise comme la radicalisation d'un procédé qu'en fait nous mettons en œuvre chaque fois que nous comprenons. En face de chaque texte s'impose la tâche de ne pas tenir comme allant de soi qu'il s'exprime dans notre propre langue, ou, dans le cas d'une langue étrangère, dans une langue qui nous est devenue familière par la fréquentation des auteurs ou par la pratique quotidienne. Nous nous reconnaissons bien plutôt pour tâche de ne parvenir à la compréhension du texte que sur la base de tel usage de la langue, à telle époque et par tel auteur. La question est évidemment de savoir à quelles conditions cette exigence générale peut être satisfaite concrètement. C'est en particulier dans le domaine de la théorie de la signification que l'on se heurte au caractère inconscient de la langue dont nous nous servons. Comment arrivons-nous à établir une différence entre l'usage de la langue qui nous est familier et celui du texte?

Il faut bien dire que ce n'est, en général, que l'expérience de se heurter à un texte — soit qu'il ne s'en dégage aucun sens, soit que son sens

soit inconciliable avec notre attente — qui nous tienne en suspens et nous fasse suspecter un usage du langage différent de celui qui nous est familier. D'une façon générale nous présumons que quiconque parle la même langue que nous, prend les mots dans le sens qui nous est familier. Cette présupposition ne devient problématique que dans des cas particuliers. La même chose vaut pour les langues étrangères : nous croyons les connaître à un niveau moyen et c'est cet usage moyen de la langue que nous présumons dans la compréhension d'un texte.

[253] Ce qui vaut pour la préconception mise en jeu par l'usage de la langue ne vaut pas moins pour les préconceptions concernant le contenu qui accompagne notre lecture des textes et détermine notre compréhension. La question est aussi ici la même : comment peut-on échapper à l'emprise de ses propres préconceptions ? On ne peut assurément pas supposer qu'en règle générale ce qui nous est dit dans un texte coïncide sans peine avec ce que nous croyons et attendons. Au contraire, ce que me dit quelqu'un, que ce soit dans la conversation, une lettre, un livre ou autrement, présuppose toujours que c'est son opinion et non la mienne qui est exprimée là et dont je dois prendre connaissance sans nécessairement devoir la partager. Mais cette présupposition n'est pas une condition qui facilite la compréhension mais bien qui la rend plus difficile, dans la mesure où mes propres préconceptions qui déterminent ma compréhension risquent de passer tout à fait inaperçues. Et lorsqu'elles donnent lieu à malentendu — comment, en présence d'un texte, sans réplique possible d'aucun interlocuteur, le malentendu pourrait-il seulement venir à être perçu, comment faire pour mettre à l'avance un texte à l'abri du malentendu ?

A y regarder de plus près, on reconnaît cependant que les opinions non plus ne peuvent être comprises de manière arbitraire. Nous ne pouvons pas davantage maintenir aveuglément notre propre opinion préconçue à propos de la chose, une fois que nous comprenons l'opinion d'un autre, que nous ne pouvons méconnaître de façon durable un usage déterminé de la langue sans que soit faussé le sens du tout. En effet, ce n'est pas qu'il faille, en écoutant quelqu'un ou en abordant une lecture, oublier toutes les opinions préconçues sur le fond et toutes les opinions personnelles. Ce qui est requis c'est uniquement d'être ouvert à l'opinion de l'autre ou du texte. Mais une telle ouverture implique toujours qu'on mette cette autre opinion en rapport avec le tout de ses opinions personnelles ou qu'on se mette soi-même en rapport avec cette opinion. Il est vrai que, comparées à l'accord que représente l'unité d'une langue ou d'un vocabulaire, les opinions forment une mouvante diversité de possibilités ; pourtant, au sein de cette variété des opinions

possibles, c'est-à-dire de ce qu'un lecteur peut trouver de sensé et peut donc attendre, tout n'est pas possible, et quiconque échoue à entendre ce que l'autre dit réellement ne réussira pas finalement à ajuster ce qu'il aura éventuellement mal compris à sa propre attente de sens, aussi diverse et multiple que celle-ci puisse être. Il y a donc aussi ici un critère. *La tâche herméneutique assume d'elle-même la forme d'une mise en question qui porte sur le fond (sachliche)*. L'entreprise herméneutique acquiert par là une base solide. Pour comprendre un texte, il ne faut pas commencer par s'en remettre au hasard de ses propres préconceptions au point d'échouer à entendre, avec la cohérence et l'obstination la plus extrême, l'opinion du texte, — jusqu'à ce que celle-ci finisse peut-être par se faire entendre et élimine la compréhension prétendue. Comprendre un texte, c'est bien plutôt être prêt à se laisser dire quelque chose par ce texte. Une conscience formée à l'école de l'herméneutique doit donc être ouverte dès l'abord à l'altérité du texte. Mais une telle réceptivité ne présuppose ni une « neutralité » quant au fond, ni surtout l'effacement de soi-même, mais inclut une appropriation qui fasse ressortir les préconceptions du lecteur et les préjugés personnels. Il s'agit de se rendre compte de ses propres préventions, afin que le texte lui-même se présente dans sa propre altérité et acquière ainsi la possibilité de mettre en jeu sa vérité quant au fond, face aux préconceptions du lecteur.

[254] Lorsque Heidegger découvre, dans ce que prétend être la « lecture » de ce qui « s'offre » à lire, la structure d'anticipation du comprendre, il donne une description phénoménologique parfaitement exacte. Il montre également par un exemple quelle tâche résulte de cette description. Dans *l'Être et le Temps*¹ il concrétise à l'aide de la question de l'être sa thèse générale sur le problème herméneutique. Pour expliciter la situation herméneutique de la question de l'être en fonction de sa structure d'anticipation — selon ce qu'on a, ce qu'on voit et ce qu'on prend d'avance (*Vorhabe, Vorsicht und Vorgriff*) — il met les questions qu'il adresse à la métaphysique à l'épreuve critique des moments décisifs de l'histoire de la métaphysique. Par là il se soumet fondamentalement aux exigences de la conscience historico-herméneutique commune. Une compréhension réglée par une conscience méthodologique doit s'appliquer à ne pas simplement donner libre cours à ses propres anticipations, mais à en prendre conscience afin de les contrôler et ainsi de fonder sur la chose même la compréhension correcte. Voilà ce que veut dire Heidegger quand il exige que l'on « assure » (*sichern*) le thème de la recherche sur la base des choses elles-mêmes,

[254] 1. *Sein und Zeit*, p. 312 s.